

SAINT-ROMAIN-EN-JAREZ

Altitude : 570 m. Superficie : 1696 ha. **Nom des habitants :** les Saint-Romanaires.

Population : 1214 h. en 1851, 705 h. en 1975, 767 h. en 1982, 813 h. en 1997, 929 h. en 1999 et 1080 h. en 2005.

Etymologie : prior S. Romani (1168), de Romanus, nom de deux martyrs du 4^{ème} siècle et d'un évêque de Rouen du 7^{ème} siècle.

Saint-Romain-en-Jarez est arrosé par quatre ruisseaux de peu d'importance : le Feuillet, le Trévin, le Jaboulay ou Cuex, tous trois affluents de la Durèze, et le Bozançon, qui se jette dans le Gier.

Les fruits abondent : fraises, cerises, etc., mais surtout les pommes, ce qui lui vaut l'appellation familière de Saint-Romain-les-Pommes.

Ce village a conservé son ancien aspect. Le bourg a gardé quelques rares vestiges de ses anciennes constructions : On y voit encore une voûte ogivale, reste d'une des anciennes portes. Sur la place, une croix datant de 1604, avec les figures de saint Antoine et de saint Roch. A l'angle de l'ancien restaurant Faurie, un petit monument évoque la mémoire du baron Merchior Arod (voir ci-dessous : château de Senevas).

L'église : Embellie au cours des siècles, grâce aux dons généreux de riches seigneurs de la région, elle traversa la tourmente révolutionnaire sans grand dommage pour arriver au 19^{ème} siècle qui, hélas, lui fut fatal. Un jour de semaine de l'année 1827, le plafond fait de bois et pourri de vétusté, s'abattit d'un seul tenant pendant la messe, sans blesser les quelques fidèles réunis dans l'une des chapelles latérales. Les transformations qui s'opèrent à la suite de cet incident, défigurèrent à jamais l'un des monuments les plus anciens du Jarez. Pour rendre l'intérieur de l'édifice plus vaste, on supprima ce qui l'embellissait. C'est d'abord le déambulatoire des moines qui disparaît ; colonnes et chapiteaux romans sont dispersés à tous vents. Vient le tour des chapelles : celle de St-Michel et Ste-Catherine, Ste-Croix et St-Pancrease, St-Eloi et St-Antoine qui tombent sous le pic des démolisseurs : rien n'est épargné, même pas les tomettes au rouge éclatant, remplacées par les pierres tombales du cimetière dit "du pourtour de l'église", désaffecté en 1822. Enfin, une entrée est ouverte au fond de l'église à l'ouest et l'ancienne (toujours visible au sud sur le chemin de ronde) est définitivement condamnée. Que reste-t-il aujourd'hui ? Peu de choses. Seul le chœur roman voûté en cul de four et le transept gardent le souvenir des moines bénédictins, de leur vie lointaine de chants et de prières.

Les cloches : Elles sont au nombre de cinq : Nathalie, la plus grosse (1497 kg à l'origine) date de 1480. Trois autres cloches furent achetées en 1852. Elles portent toutes l'inscription en latin «Que le nom du Seigneur soit béni à jamais». Louise-Françoise pèse 923 kg 400. Jeanne-Marie-Pierrette pèse 664 kg 100. Marie pèse 570kg. La plus petite cloche pèse 50 kg et fut achetée pour la chapelle du Pinay en 1732. Déménagée précipitamment en 1793, elle fut fêlée. Son installation au clocher date de 1880, mais elle ne peut entrer en harmonie avec les autres. (Autrefois, on la faisait tinter seule pour les grandes occasions). Les derniers carillonneurs connus furent : Jean Desvignes, Gabriel Desvignes, Claudios Bessy, Louis Relave.

Le prieuré : Saint-Romain possédait un prieuré relevant de l'Isle-Barbe. Il passa aux mains des Jésuites le 1er juillet 1696. Aucun document sérieux n'indique la date de sa création et les archives sont muettes à ce sujet. Nous savons seulement qu'il dépendait de l'abbaye de l'Isle-Barbe, affiliation reconnue par les bulles papales d'Eugène III (26 février 1153) et d'Innocent IV (17 novembre 1250). Les bâtiments conventuels, groupés auprès de la demeure prieurale et seigneuriale, avec le clocher pour tour-vigie occupaient le centre de la cité, enserré dans une épaisse et haute muraille, jouxtant l'église au sud, fermé à l'est par le cimetière et confiné au nord par diverses constructions : écuries, cellier, pressoir, four banal et halle aux grains, donnant sur une cour qui facilitait la distribution. Dans la cour, un puits permettait aux religieux et aux gens du village de venir puiser leur eau simultanément, sans être vus, grâce à un passage couvert pris dans l'épaisseur des fortifications.

La chapelle du Pinay : C'est à l'instigation du curé, des notables et du seigneur de Senevas, pendant une période où la peste sévissait durement dans la région (1522), qu'elle fut érigée sous le vocable de Notre-Dame des Sept Douleurs. Elevée au sommet d'une colline, face au village, comme pour servir de paratonnerre spirituel à ce dernier, elle était de dimensions réduites. Son abside ronde s'orientait à l'est

et sur la façade opposée, à l'ouest un clocher-mur orné d'une cloche unique, surmontait l'entrée. D'étroites ouvertures percées dans les murs latéraux assuraient à l'intérieur, un faible éclairage. Elle tombait en ruine lorsque le père Brochay, curé de la paroisse de 1859 à 1883, décida les membres de la Fabrique à la reconstruire. Les plans furent dressés par l'architecte stéphanois Boulin et au printemps 1880, l'entreprise Berginiat, de Rive-de-Gier, démolissait l'ancienne chapelle pour édifier la nouvelle sur le même emplacement, avec de nouveaux matériaux. De style néo-gothique, elle est éclairée de 15 ouvertures ogivales avec vitraux et rosace au-dessus de l'entrée. L'ancien autel restauré fut réinstallé. La bénédiction eut lieu le 8 avril 1881.

Le château de Senevas : Au pied de la montagne dite du Châtelard, est l'ancien fief de Senevas. Il n'en reste plus qu'une tour (?). Senevas a appartenu aux Aybraud, Arod, Pracontal, Trollier, Sain, Terrasson, dont le dernier représentant mourut sur l'échafaud en 1793. Autrefois, le voyageur, qui, venant de Saint-Romain-en-Jarez, se dirigeait sur Sainte-Catherine, ne tardait pas à apercevoir, au sortir d'un bois sombre, au milieu des vergers et des prairies qui tapissent les flancs du Châtelard, l'angle ruiné d'une construction dominant le paysage. Cette ruine aux murs épais, était le dernier vestige du mur d'angle d'une tour orientée à l'est et qui flanquait l'altière demeure des barons de Senevas.

Au 18^{ème} siècle, ce château avait un très beau corps de logis flanqué de deux pavillons doubles. Le rez-de-chaussée comprenait deux cuisines, un office, une boulangerie et d'autres appartements, le tout, très bien voûté. Au premier étage on trouvait un vestibule, une salle très vaste, une chambre, une salle à manger, une salle à "recevoir compagnie", encore une chambre et un grand cabinet de toilette. Au deuxième étage, il y avait une grande chapelle et 4 chambres. Au troisième étage, il y avait plusieurs autres chambres et des "galetas ou greniers" au-dessus, dont la charpente admirable était couverte de tuiles plates et plombées. Ce corps de logis était flanqué de quatre pavillons, dans lesquels étaient les logements des palefreniers et des chambres pour mettre les harnais. A côté des écuries, à l'orient, il y avait une très belle fontaine qui ne tarissait jamais. Des canaux conduisaient ses eaux dans les cuisines et dans les salles.

Confisqué à son propriétaire Barthélemy Terrasson, comme bien national sous la Révolution, le château fut mis en vente avec son mobilier le 24 prairial de l'an II de la République (10 juin 1794). Mais il faudra attendre plus de cinq ans avant la venue du premier acheteur : M. de Savaron, seigneur de Lafay. Hélas, constatant l'état lamentable de la demeure, balayée par les vents, celui-ci se refusa et annula le contrat qu'il avait signé.

Il fallut faire procéder par lots à la vente du domaine, seule façon susceptible d'intéresser les anciens tenanciers et les quelques habitants aisés de Saint-Romain-en-Jarez.

Abandonné de tous, le château deviendra très vite un amas de ruines, où chaque voisin puisera tranquillement les pierres et les poutres dont il a besoin pour construire ou agrandir sa maison.

En 1611, le château n'était qu'une modeste gentilhommière et c'est là que naquit Melchior Arod qui fut un des plus grands diplomates de son temps. Son père, Antoine Arod, acquiert en 1625, la seigneurie de Saint-Romain-en-Jarez et son fils prend alors le titre de marquis de St-Romain. Plus tard, il fut l'un des ministres plénipotentiaires qui signèrent, au nom du roi Louis XIV, le traité de Westphalie en 1648. Son parrain n'était autre que Melchior Mitte de Chevrières, Seigneur de St-Chamond.

En 1651, après un exil de onze années passées sur ses terres de Senevas, le roi nomme Saint-Romain abbé commendataire de Saint Léonard de Corbigny (Nièvre) et plus tard, abbé commendataire de Préaux, diocèse de Lisieux et de Longuay, diocèse de Reims. C'est depuis cette époque qu'il fut désigné abbé de Saint-Romain sans être entré dans les Ordres.

De 1653 à 1664, il revient dans ses terres à Senevas et fait construire le château, la vieille maison de ses ancêtres ne correspondant plus à son goût ni à son rang. Après un séjour au Portugal, Louis XIV le nomme ambassadeur en 1669. En 1672, il est en Suisse pour une nouvelle mission, puis termine ses fonctions diplomatiques au Portugal. Pour couronner sa carrière, le roi Louis XIV le nomme "Conseiller d'Etat d'Epée". Il mourut subitement en marchant dans les rues de Paris le 14 juillet 1694 à l'âge de 83 ans.